



© Jean Ribière / GAMMA-RAPHO

Le camion de lecture publique à Vinça, Pyrénées-Orientales, 1962.

# Une littérature vivante à l'école

Par Jacques Cassabois, écrivain

En souvenir de Manuelle Damamme.

## Sommaire

### Au coin de la rue — 15

Un maître au xx<sup>e</sup> siècle  
Promenade dans Paris  
Une nouvelle espèce de livres

### De la librairie à la classe — 16

Quand l'aventure devient collective  
Des enseignants « militants »  
Des acteurs, des facilitateurs

### À l'école, les étapes de l'institutionnalisation — 17

Le tournant de 1981  
La question des programmes scolaires  
Naissance des BCD

### Écrivains dans la classe — 19

La Charte des auteurs et illustrateurs  
Une association qui grandit

Encore au début des années 1970, la lecture des livres dits *de bibliothèque*, du nom de l'armoire dans laquelle ils étaient rangés, était dissociée de l'apprentissage. En effet, ils ne relevaient pas du domaine didactique, mais du domaine récréatif. Ils étaient des accessoires utiles, mais facultatifs, et surtout ils se trouvaient en concurrence budgétaire avec les livres essentiels, comprenez les manuels. Entre cette période et le début des années 1980, des enseignants militants ont fait évoluer la place et le rôle du livre de diverses façons : en faisant entrer la littérature jeunesse dans la classe, en constituant des fonds pour transformer les bibliothèques de classes en bibliothèques d'école, en faisant valoir la nécessité de former les adultes, en organisant des rencontres entre les auteurs et leurs (jeunes) lecteurs.

## Au coin de la rue...

### Un maître au xx<sup>e</sup> siècle

J'ai commencé par être remplaçant, ce qui m'a amené à exercer, sans formation, dans des classes, du CP/CE à des « classes pratiques » qui accueillait des élèves de 4<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> incapables de suivre le cursus de l'enseignement général. Une fois titularisé, j'ai exercé en classe unique. Tous les enfants d'une commune de 5 à 11 ans y étaient regroupés de la section enfantine au CM2.

Au CP/CE, la lecture sur le manuel était quotidienne et le programme des journées ne laissait place à aucune modulation. En classes pratiques, on donnait à lire des extraits de journaux et de magazines, choisis en relation avec les thèmes de travail susceptibles de les intéresser et que l'on puisait dans l'actualité. Dans ma classe unique je faisais lire des livres de poésie. J'avais constitué un petit fonds de recueils parce que j'aimais la poésie, que j'en lisais beaucoup, que j'en écrivais même, cultivant le rêve de parvenir à la publier. On lisait des poèmes tous les jours, à haute voix, pour faire tinter le cristal des mots. J'invitais les élèves à en choisir eux-mêmes dans les recueils à disposition et d'en apprendre au moins un par semaine, en plus de celui que j'imposais à tous.

### Promenade dans Paris

En 1976-77, je quitte ma classe unique et je deviens animateur culturel à la Fédération des Œuvres Laïques (FOL) de Seine-et-Marne qui, connaissant mon passé théâtral (j'avais suivi trois ans de formation au TNS, le Théâtre National de Strasbourg), me propose d'occuper ce poste. Il existe alors une revue, *Trousse-Livres*, publiée par la Ligue de l'Enseignement, maison-mère des FOL. La rédactrice en chef, Manuelle Damamme, à qui j'avais confié que j'écrivais, me propose de participer au comité de rédaction de la revue.

La réunion se tenait rue Récamier, au siège de la Ligue. Comme j'étais en avance, j'en avais profité pour faire un tour dans le quartier et c'est ainsi que, rue de Sèvres, j'étais tombé en arrêt devant *Chante-livres*, une librairie de livres pour enfants. La première que je voyais ! Je pousse la porte et, le seuil franchi, je reste interdit devant l'abondance. Et l'atmosphère feutrée des lieux, le calme, la délicatesse... Un bien-être qui semblait émaner des ouvrages eux-mêmes, comme si les livres étaient vivants et que leurs palpitations infimes alimentaient un grand souffle d'énergie sereine. Ici, toutes les enfances du monde étaient conviées et s'offraient en élixirs de vie, en quintessences, pour exhorter les visiteurs, enfants, adultes, à prendre soin du paradis qu'ils portaient en eux. Une terre surnaturelle !

Je parcourus les présentoirs, les bacs, hésitai longtemps, finis par acheter un album pour mon fils. *Des poèmes à la Terre*, écrits par Leonard Cohen. En l'ou-

vrant, je fus happé. Je venais de poser le pied dans un pays ami, chez moi pour ainsi dire. Un vieux chagrin, dont j'ignorais la cause, trouvait enfin consolation et j'en tremblais. En même temps, je ressentais un trouble. Cela ressemblait à du dépit. Comme d'arriver à la gare en voyant votre train s'éloigner. J'étais frustré, jaloux. Mais pourquoi ? Parce que ces poèmes, dont je lisais des bribes, m'étaient si familiers que j'aurais pu les écrire. Ils étaient à mon niveau, enfin presque, dans un registre voisin du mien. Ah ! quelle occasion manquée ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé ? Pourtant, la stimulation que provoquaient ces poèmes l'emportait sur ma déception. Ils me révélaient une voie nouvelle, insoupçonnée, comme jadis Rimbaud et sa bande. Pour les enfants, ces livres ? Allons donc, ils étaient offertes de partage, compagnonnage, mains tendues, ponts, arcs-en-ciel entre les petits et les grands. Une voix murmurait dans ces pages, une langue amie que j'avais dû parler à une haute époque, dans une autre vie, et que je me savais capable de retrouver.

J'arrivai à la Ligue, dilaté par les merveilles que je venais d'entrevoir, intimidé par les gens que j'allais y rencontrer et je me rendis vite à l'évidence. Manuelle avait réuni une équipe aguerrie : une documentaliste, deux bibliothécaires, l'une à Montreuil, l'autre, à *L'Heure Joyeuse*, des permanents de fédérations, qui avaient déjà des années de militantisme culturel dans la gibecière... Moi, dans mon coin, j'écoutais sans toucher terre, je transpirais : « Qu'est-ce que tu fous là ? Rentre chez toi, ignorant ! Informe-toi d'abord et reviens quand tu sauras quelque chose ! » Sauf que, si j'attendais d'être compétent, je laisserais passer toutes sortes d'occasions, je le sentais bien. *Trousse-livres* était un lieu inespéré pour apprendre. Je décidai alors de choisir une nouvelle fois la formation sur le tas, éprouvée au cours de mes années d'institut remplaçant et qui me murmurait, aujourd'hui comme hier : « On n'a pas le temps de te donner les tenants et aboutissants de tout. Tu as accepté de plonger, dépatouille-toi. »

### Une nouvelle espèce de livres

Ces livres manifestaient une maturité d'écriture, imposaient un style, un registre. Et leur manière d'embrasser la vie contemporaine, les questions sociales, d'en tirer matière à récits, qu'ils soient réalistes, de science-fiction, ou inspirés par une fantaisie débridée, écarquillait mes yeux... J'ai admiré d'emblée ces auteurs, et je mesurais la distance qui me séparait d'eux, certain que je ne parviendrais jamais à les rejoindre.

À la fin de la réunion, on a ouvert deux armoires métalliques où étaient rangés les « services de presse ». Une profusion ! Et le vertige éprouvé dans la librairie me donna à nouveau le tournis. Sauf qu'ici, les livres étaient à ma disposition. Je pouvais me servir, repartir avec, à condition de les lire et de rédiger des notes pour la revue. Je pouvais aussi les garder. Noël avant l'heure !

« Dans les albums s'affirmaient une ligne éditoriale, une prise de parole, une personnalité. »

Des noms s'imposaient, des auteurs qui n'étaient pas à leur coup d'essai et qui alignaient déjà une bibliographie conséquente : Christian Grenier, Jacqueline et Claude Held, Michel Grimaud, Pierre Pelot, William Camus, Jean Coué... Ils étaient ma porte d'entrée en littérature pour la jeunesse.

J'avais aussi rapporté une brassée d'albums dans lesquels s'affirmaient une ligne éditoriale, une prise de parole, une personnalité. Leurs éditeurs ? Grasset, Delarge, avec, sur la couverture, le nom de celui qui les avait conçus : François Ruy-Vidal. Ces livres affichaient un parti pris contemporain de l'illustration (Galeron, Lapointe, Bour, Delessert, Nicolle, Kelek, Constantin, Alain Gauthier, Claverie, Letort, Claveloux...), mis au service de textes puissants : *Le Géranium sur la fenêtre* et *Le plus clair de mon temps se passe à vos dépens* d'Albert Cullum, *Ah ! Ernesto* de Marguerite Duras, *Le Petit Poucet* de François Ruy-Vidal et Claude Lapointe, *Conte n°1, n°2, n°3, n°4* de Ionesco, *L'Enfant qui voulait voir la mer* de Jean-Claude Brisville... et tant d'autres par la suite. Je n'en manquais pas un. Chacun était une leçon, un choc profond, une invitation à me dresser à mon tour. Des livres pour les gosses, ça ? En quoi ?... Les textes comme les images témoignaient d'une telle maîtrise littéraire, graphique. Rien d'approximatif, rien de condescendant. La facture même du livre respirait la recherche du sens, la volonté d'établir un dialogue entre le texte et l'image.

C'était un souci de l'enfance qui s'exprimait ici, une volonté de lui offrir des repères, pour l'inviter à la même exigence. Comme si leur concepteur, qui avait présidé au rapprochement d'un auteur et d'un illustrateur, stimulait l'ambition des lecteurs en leur disant : « Des créateurs ont permis que cet ouvrage existe. Toi aussi, deviens créateur de ta propre lecture. » Une haute idée des enfants. Ces livres faisaient polémique. Certains ne se privaient pas de les combattre. Ils vitupéraient : « Fantasma d'adulte ! Élitisme ! » Cette hardiesse m'enflammait. Je retrouvais le trouble qui m'avait saisi devant l'album de Léonard Cohen, décuplé. J'étais ébranlé. À chaque comité de rédaction, j'apportais mes notes et repartais avec un chargement de nouveautés.

## De la librairie à la classe

### Quand l'aventure devient collective

Je me gorgeais de lectures. J'avais découvert un trésor ! Il fallait que j'alerte mes collègues, que je leur montre ces livres. Produits de l'élitisme ? Allons donc ! On allait bien voir si nos petits gamins des champs n'en faisaient pas partie, de l'élite. Je connaissais des instits capables de soulever des mon-

tagnes. D'abord, il me fallait bien plus de livres que je n'en rapportais de la Ligue, ensuite ouvrir l'appétit en repérant des partenaires motivés...

Premier obstacle, ma FOL n'avait pas un sou à placer dans une activité qui resterait peut-être sans lendemain. Sans argent, pas de livres, et sans combustible, mon feu de joie n'était pas prêt de flamber. Alors j'ai tapé aux portes des éditeurs, mettant *Trousses-Livres* en avant, et la Ligue, ses liens avec l'école, ses milliers d'associations, sans oublier le père fondateur, Jean Macé, créateur du premier réseau de lecture publique, manière de dire que les livres étaient indissociables de la Ligue.

Quelle autre solution ? On parlait de rien. La Seine-et-Marne où j'exerçais était un désert culturel, dévoré par la proximité de Paris. Pas de librairies pour la jeunesse ; deux ou trois dans le département possédaient un rayon jeunesse digne de ce nom. Les bibliothèques municipales ? Rares. Quant à l'École Normale de Melun, on n'y trouvait à l'époque pas plus de deux mètres linéaires de bouquins semblables à ceux que j'avais décidé de stocker.

Pas de subventions, pas de crédit. Seulement de l'enthousiasme pour faire ronfler la turbine qui démarre au quart de tour. Les éditeurs me suivent : Gallimard, La Farandole, L'École des loisirs, Dessain et Tolra, Grasset, Nathan, Le Centurion, Magnard, l'Amitié-Rageot sans parler des nouveaux venus qui commencent à pousser comme des champignons : Léon Faure, Ipomée, La Marelle, Les livres du sourire qui mord, Des femmes... courageux, culottés, un petit grain dans la tête, une petite pierre à poser sur le chemin, ils imposent leur place (précaire) dans cette espèce de bizzarroïde tour de Babel de la littérature pour la jeunesse.

J'ai bientôt de quoi remplir plusieurs caisses de livres et j'organise un circuit de prêt, façon expérimentale, avec des instits d'accord pour utiliser les livres, les analyser et venir raconter ce qu'ils en ont fait. Quand ? Le mercredi, le samedi après-midi ; bénévolat professionnel. Frapadignes, ces instits ! Utiliser leur temps libre à se former. Oui, ils faisaient ça, les boomers, au temps de la préhistoire ! Et je trimbale aussi mes caisses dans les associations de parents, le soir. Pour qu'ils sachent, eux aussi.

On commence petit. Les premiers informés informent à leur tour, rameutent. Certains parviennent à décider leur libraire à faire une entorse à ses habitudes de distribution, le temps d'une expo à l'école. Les instits ne sont pas toujours chauds :

- On n'a pas le droit de faire du commerce à l'école !

- Et les photos de classe ? On les vend ou le photographe nous les offre ?

- Oui, mais il laisse quelque chose pour la coop !

- Alors, on demande au libraire d'en faire autant !

Parfois ça passe, parfois ça casse... Pourtant, de plus en plus l'idée fait son chemin. À l'occasion de manifestations scolaires, on fait une place aux livres et les parents feuilletent, hésitent, achètent.

On ne résout rien, et les questions essentielles émergent bientôt : existe-t-il une place pour les livres de fiction, autrement dit la littérature, à l'école élémentaire et maternelle ? Si oui, laquelle et comment l'organise-t-on ?

Un petit pas, plus un petit pas... On est partis pour un grand voyage.

### Des enseignants « militants » ?

Ces enseignants, qui étaient-ils ? Des gens ordinaires, qui prenaient leur travail à cœur, toujours prêts à s'engager dans des projets nouveaux, stimulants, chatoyants de la diversité de la vie – et pour ça, la littérature est imbattable. Des gens qui faisaient beaucoup avec des moyens qu'ils bricolaient et qui ne comptaient pas leur temps. Quelques-uns appartenaient à des mouvements pédagogiques (Freinet, par exemple), la plupart non. Ils étaient du côté des enfants, pas pour céder à leurs caprices, mais pour leur enseigner, faire éclore leurs qualités. En un mot les épanouir et, comme s'exclamait Jean Macé, en 1866 : « *Faire des hommes qui pensent, pour qu'ils pensent ensuite comme ils l'entendent.* » Grandiloquents, ces mots ? Hors d'âge ? Et ceux-ci, du même auteur, à propos de la lecture : « *L'important aujourd'hui, c'est de répandre l'habitude de la lecture, car qui a lu lira !* »

Ces enseignants cherchaient à répondre du mieux qu'ils pouvaient à la mission essentielle de l'école : instruire, du latin *struere*, *assembler*, *disposer par couches*, précédé du préfixe *in*, qui indique le lieu de ce jardinage en couches successives : à l'intérieur de chaque enfant.

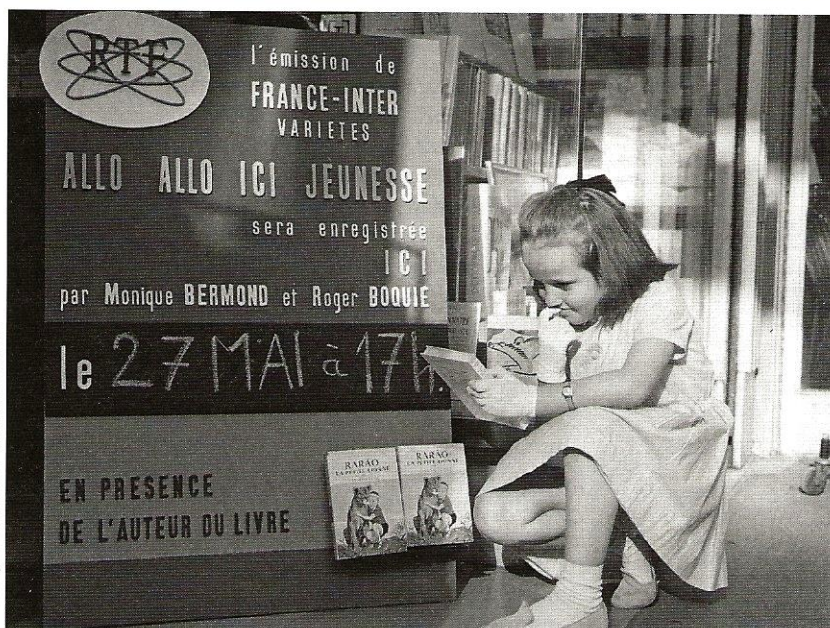
Même s'ils ne citaient pas Jean Macé, j'ai vu cette dynamique en action chez nombre de mes collègues, quand ils découvraient la littérature pour la jeunesse dans les années 1977 et suivantes.

Instit, prof ne sont vraiment pas des métiers ordinaires. On y est sans cesse confronté à un programme d'évolution humaine dont on ne voit jamais le terme. On travaille le vivant. On n'est jamais sûr d'en avoir assez fait, ni assez bien.

### Des acteurs, des facilitateurs

Parmi les institutionnels se trouvaient les ministères comme l'Éducation nationale, la Jeunesse et les Sports, la Culture et leurs représentations départementales, mais aussi de grandes associations qui avaient des liens naturels avec eux, telles la Ligue de l'enseignement, la Joie par les livres ou encore le CRILJ (Centre de Recherche et d'Information sur la Littérature de Jeunesse).

Autour de ces grosses unités gravitait une nébuleuse d'initiatives dont le rayonnement tenait surtout à l'opiniâtreté de celles et ceux qui en assuraient l'activité. Ils étaient issus des mouvements de jeunesse, des partis politiques, des syndicats, de l'éducation populaire, de mouvements religieux. Je ne peux en faire une recension exhaustive mais je citerai quelques noms par respect pour l'œuvre qu'ils ont accomplie et les amitiés passées : *Livres Service Jeu-*



© Georges Galmiche / INA / INA via AFP

Panneau annonçant l'enregistrement de l'émission radiophonique « Allô, allô ici la jeunesse » dans une librairie.

*nesse* (Germaine Finifter), *Loisirs Jeunes* (Jeannine et Jean-Marie Despinette), les *Bibliothèques pour tous*, la revue *Nous voulons lire* (Denise Escarpit), les *Francs et franches camarades* (Raoul et Jacqueline Dubois), l'émission de France Inter : *Le livre ouverture sur la vie* (Monique Bermond et Raymond Boquié).

Je cite encore la revue *L'École et la nation* (parti communiste), avec le grand critique Bernard Épin, la revue *École et Socialisme*, avec les chroniques d'Isabelle Jan, qui créa notamment la collection « Arc-en-poche » chez Nathan.

## À l'école, les étapes de l'institutionnalisation

### Le tournant de 1981

L'arrivée au pouvoir de la gauche a accéléré une envie d'alternance qui poussait depuis des années. À la présidentielle de 1974, il s'en était fallu d'un cheveu qu'elle ne batte la droite. Nouvelle occasion manquée aux législatives de 1978. L'impatience grandissait et, quand 1981 est arrivé avec ses airs de libérateur, des mesures ont aussitôt été prises pour satisfaire ceux qui trépignaient de mettre leurs idées en application, notamment faire connaître les livres pour la jeunesse, et qui ont bénéficié de l'écoute attentive du nouveau pouvoir.

Une impulsion majeure a été donnée à la lecture par la nomination à la Direction du livre de Jean Gattégno, universitaire, écrivain, notamment spécialiste de Lewis Carroll, qui s'est entouré de personnes compétentes, parmi lesquelles Isabelle Jan. Il sera l'artisan de la loi sur le prix unique du livre, improprement nommée loi Lang, qui a été votée dès août 1981.

## La question des programmes scolaires

Conséquence d'un mouvement de sensibilisation qui a gagné des adeptes et qui est mieux écouté par les nouveaux élus, dont nombre d'entre eux sont issus du milieu associatif, la littérature jeunesse entre alors d'une façon très naturelle dans les programmes.

De plus en plus d'enseignants venaient aux livres pour la jeunesse, prenant des initiatives dans leurs écoles, organisant leurs premières Fêtes du livre, où l'on voyait parfois des livres et leurs personnages sur des chariots défilant dans les rues, manifestations qui se figeront plus tard en Salons. Une volonté d'aller plus loin perçait dans ces démarches et réclamait notamment des formations qui ne soient plus bénévoles, prises à la sauvette sur le temps de loisir, mais institutionnelles, inscrites au Plan Académique de Formation (PAF).

Chaque région s'organisait en fonction de ses moyens humains et financiers. En Seine-et-Marne, le premier stage intitulé « Connaissance de la littérature jeunesse » (les mots « littérature jeunesse » étaient en soi une première) a été organisé en mai et juin 1983, à l'École Normale de Melun. Deux mois de formation, un vrai cadeau ! Comme la bibliothèque de l'EN vivait encore sous l'ancien régime de ses deux mètres linéaires de livres jeunesse, ceux que j'avais mendiés chez les éditeurs formèrent le fonds documentaire du stage.

Cette situation a duré quelques années, jusqu'à ce que l'École Normale trouve les moyens de créer à demeure un lieu spécifique baptisé *Atelier du livre*, animé par un instituteur détaché, et qui servait à la formation initiale comme à la formation continue. Dorénavant, c'était elle qui allait assurer les formations longues.

Pourvus de tels outils, les livres pour la jeunesse pouvaient entrer à l'école et s'y installer durablement.

« Créer une BCD était un projet de grande ampleur qui induisait quantité de tâches. »

## Naissance de la BCD

Parallèlement à ces changements, une idée qui avait commencé à faire son chemin à partir de 1977 - 78, se développait : celle de la BCD - Bibliothèque Centre Documentaire. Des inspecteurs et chercheurs à l'INRP, Yves Parent, Yvonne Chenouf et Jean Foucambert, étaient à l'origine de ce concept. Loin de son ancêtre confinée dans la classe, la BCD était conçue pour être le centre névralgique des ressources de l'école et concernait tous ses usagers. Créer une BCD était donc un projet de grande ampleur qui induisait quantité de tâches : connaître les livres (et on ne les connaît que lorsqu'on les a lus), les sélectionner, les acheter, les préparer au prêt (couverture, étiquetage, catalogage : tâches fastidieuses), acheter ou fabriquer le mobilier, concevoir

l'organisation du lieu et évidemment trouver les budgets nécessaires pour arriver à ses fins. Ces tâches exigeaient des compétences qui pouvaient s'acquérir dans des stages de formation, mais comme tout le monde ne pouvait en bénéficier, se façonner également sur le terrain en retroussant ses manches.

Tous ceux qui ont fait le pari de se doter d'un tel équipement les ont retroussées, battant souvent le rappel des énergies disponibles, en commençant par celles des parents. Pas forcément simple. En effet, cela entraînait des collaborations qui engendraient parfois des conflits de compétence.

Ici, une équipe de parents, tellement engagée dans la création de la BCD (à la grande satisfaction des enseignants) avait fini par la considérer comme sa propriété, prenant carrément le pouvoir sur sa gestion, laissant les instits Gros-Jean comme devant...

Là, des bibliothécaires municipales voyaient d'un mauvais œil la diversité des activités provoquées par la BCD, dont certaines grignotaient les leurs. Concurrence, empiètement sur le territoire de l'autre, dépossession... On chercha à poser des frontières entre les deux domaines, en définissant des critères d'installation comme celui de *lecture-plaisir* réservée aux bibliothécaires, opposé à celui d'*apprentissage* (sous-entendu *lecture-corréée*) dévolu à l'école.

Par exemple, quand les instits se sont mis à raconter des histoires dans leurs BCD, des bibliothécaires se sont récriées : « Mais, l'heure du conte, c'est nous tout de même ! Qu'est-ce qui va nous rester ? » Crise de croissance, évidemment, mais il n'est pas anodin de constater qu'elle a été cristallisée par la fameuse heure du conte, créée par *La Joie par les livres* et devenue quasi-institution.

Raconter, en effet, n'est pas banal.

Une voix parle, fait descendre le silence sur un groupe à qui elle apporte des nouvelles du monde extérieur. Monde passé, monde futur, monde présent quoi qu'il en soit et vivant, que la voix fait surgir et façonne. Ces nouvelles sont captées par l'oreille de l'auditeur, qui les transmet à son cœur où d'autres oreilles les recueillent, les *oreillettes*, portes du monde intérieur. L'extérieur, siège du vacarme de l'activité humaine, communique ainsi avec le domaine feutré de l'intérieur, des confidences et des murmures, domicile de l'intime, des pensées folles, où les grands songes de l'humanité viennent faire halte et se transforment. Le cœur est le lieu d'un échange unique et il suffit, pour l'activer, d'une seule voix qui raconte. Prérrogative de demiurge ; privilège d'être cette voix. Rien d'étonnant que celles et ceux qui avaient conquis ce titre craignent d'en être dépossédés.

Les conflits nés du remue-ménage apporté par la création des BCD furent éphémères. Le travail - il y avait tant à faire - et les collaborations qui s'établirent entre écoles et bibliothèques permirent à chacun de trouver sa place.

# Écrivains dans la classe

## La Charte des auteurs et illustrateurs

On le voit, les événements autour de la lecture se multipliaient et avec eux, les visites d'écrivains dans les classes.

Imaginez un jour de 1975, un restaurant breton appelé L'auberge des Ajoncs d'or, où sont attablés dix-quinze auteurs, ceux que j'ai cités plus haut, plus Arnaud Laval et Béatrice Tanaka, illustrateurs, mais j'en oublie.

Tous avaient été invités à venir rencontrer leurs lecteurs par un assistant de la Jeunesse et des Sports organisateur de l'événement. Alors qu'ils étaient en train de manger, la question « *beefsteak* » tomba fort opportunément dans les assiettes.

- Ils t'ont payé ton voyage, toi ?

- Non, et toi ?

- Oui !

- Ah bon ! Et tes repas aussi ?

- Non, pas les repas, mais la chambre.

Et la discussion s'était poursuivie sur ce thème, suscitant surprises et ébahissements, jusqu'à ce que les participants, mécontents de s'être fait embobiner, décident de définir les grandes lignes de ce qui allait devenir les fameuses conditions de la Charte.

Cette Charte, qui donna son nom à leur mouvement, était une profession de foi rédigée peu après sur papier libre, dans laquelle ils se revendiquaient auteurs et illustrateurs, affirmant qu'ils ne rencontraient pas les élèves pour se faire admirer naïvement, mais pour accompagner leurs livres jusqu'aux lecteurs et susciter des débats sur les thèmes qu'ils abordaient, certains que grâce aux échanges, ils favorisaient le goût de la lecture, de l'écriture en prouvant que les livres étaient des objets vivants, qu'ils concernaient les enfants jusqu'au plus intime et les révélaient à eux-mêmes. Que tout cela était un travail et que, comme tout travail, il devait être rémunéré. Ah mais !

C'était gonflé ! D'abord parce que personne n'avait jamais osé pousser ce bouchon. Ensuite parce que même les auteurs de littérature générale ne se le permettaient pas (sauf peut-être en catimini).

## Une association qui grandit

Une fois ce coup parti, les convives de L'auberge aux Ajoncs d'or répandirent tranquillement la nouvelle qui atteignit consœurs et confrères, lesquels à leur tour commencèrent à se rassembler sous la bannière de cette Charte. Au sein de la Charte, un nom s'imposait, celui de Christian Grenier. Même si chaque adhérent pouvait parler au nom du mouvement, renseigner, expliquer son ambition, Christian Grenier en était le représentant par excellence, le lien qui forme la gerbe. La Charte était un groupe informel de copains et de copines, parmi lesquels certains étaient plus enclins que d'autres à lancer des idées, à rassembler. Christian était de ceux-là.

Le mouvement, bien que confidentiel, fit néanmoins tache d'huile, car l'ébullition provoquée par la renaissance de la littérature pour la jeunesse et la réflexion sur la place du livre à l'école atteignirent aussi les conteurs, de plus en plus sollicités, au début des années 1980, en marge des activités suscitées par les livres. Les auteurs étaient en avance et les conditions matérielles de prise en charge gravées dans la Charte servirent souvent de base à des conteurs, un peu dépourvus à leurs débuts, pour négocier les conditions de leurs interventions.

Quant à nos vénérables prédécesseurs, notables de la République des Lettres, ils commencèrent par nous battre froid, offusqués que des gringolats, auteurs de petits livres pour les mômes, non seulement se revendiquent membres de la famille littéraire, mais qu'en plus ils réclament d'être payés ! Ce premier agacement passé, ils ne tardèrent pas à voir où était leur intérêt et se convertirent au principe de nos tarifs... qu'ils adaptèrent au gré de leur notoriété.

Progressivement, la Charte devient une association. Au cours des premières années, l'adhésion se faisait par une sorte de cooptation entre personnes qui se connaissaient et connaissaient leurs livres. Cette adhésion à la bonne franquette finit par provoquer des confusions entre ceux qui se revendiquaient de l'esprit de la Charte, sans être adhérent, et ceux qui étaient vraiment chartistes. Seule façon de s'en sortir, devant laquelle on avait toujours reculé, c'était de trancher dans le vif en créant une association déclarée, avec statuts et adhésion soumise à cotisation. Cela se produisit en 1984, aux Lilas, dans la salle-à-manger d'Alain Duret, le samedi 17 mars, d'après mon agenda. D'une soixante d'adhérents quand je suis parti, la Charte<sup>1</sup> en compte environ un millier maintenant. Elle est devenue, selon le vocabulaire consacré, une organisation représentative.

1. <https://www.la-charte.fr/>

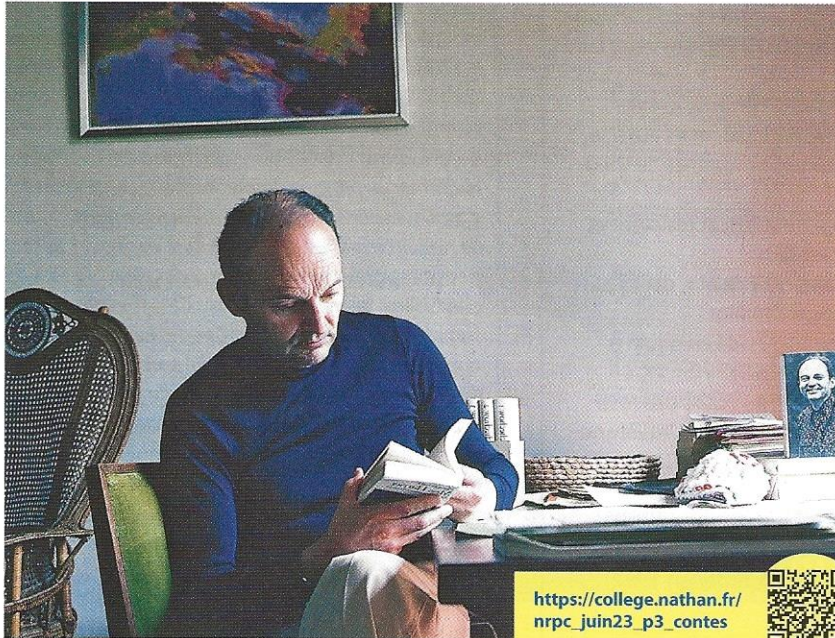
## JACQUES CASSABOIS



Après avoir suivi trois ans de formation à l'école du Théâtre National de Strasbourg, Jacques Cassabois devient instituteur. Lui-même écrivain, il s'est rapidement consacré à l'accès au livre et à l'aide à l'écriture pour les enfants. Il est l'auteur de nombreux textes pour la jeunesse, parmi lesquels des réécritures de mythes comme Gilgamesh ou les aventures d'Héraclès, ainsi que des fictions. Citons

*La Colère des hérissons*, roman d'amour écolo, et *Je n'ai pas le temps*, récit biographique sur le grand mathématicien Évariste Galois.

Il a fallu du temps pour que les œuvres de littérature contemporaine entrent dans les classes et avec elles, leurs auteurs et leurs autrices. Retrouvez sur le site de la NRP des articles sur ces livres pour la jeunesse, et sur les écrivains qui font le choix de s'adresser à de jeunes lecteurs.



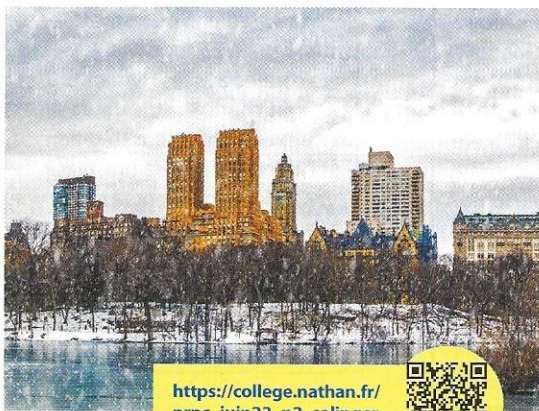
BIS / Ph. Patrice Pascal © Archives Larbor

[https://college.nathan.fr/nrpc\\_juin23\\_p3\\_contes](https://college.nathan.fr/nrpc_juin23_p3_contes)



### ▲ Rencontrer Michel Tournier

Michel Tournier est un pionnier de la littérature jeunesse. *Pierrot, le Petit Poucet, la mère Noël* sont les personnages de *Sept contes* dont Michel Tournier offre des versions modernes.



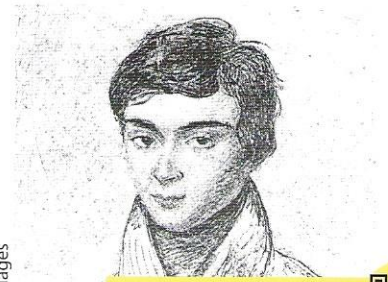
© Shutterstock / Clari Massimiliano

[https://college.nathan.fr/nrpc\\_juin23\\_p3\\_salinger](https://college.nathan.fr/nrpc_juin23_p3_salinger)



### ◀ Salinger : sur les traces d'un romancier américain

*L'Attrape-cœur* est un best-seller de la littérature jeunesse aux États-Unis. Avec ce roman, J. D. Salinger a su parler de l'adolescence dans un livre dont il est vendu chaque année 250 000 exemplaires.



© akg-images

[https://college.nathan.fr/nrpc\\_juin23\\_p3\\_cassabois](https://college.nathan.fr/nrpc_juin23_p3_cassabois)



### ▲ Évariste Galois peint par Jacques Cassabois

Auteur du dossier de ce numéro, Jacques Cassabois est enseignant et écrivain. Il est connu pour ses réécritures de mythes, en particulier de l'épopée de Gilgamesh. En 3<sup>e</sup>, on peut également lire *Je n'ai pas le temps*, sa biographie d'Évariste Galois, mort à 20 ans après avoir bouleversé l'histoire des mathématiques.



© Adobe Stock/ Emmanuel

[https://college.nathan.fr/nrpc\\_juin23\\_p3\\_sciencefiction](https://college.nathan.fr/nrpc_juin23_p3_sciencefiction)



### ▲ SF : paroles d'écrivains

Dans un numéro entièrement consacré à la SF, Natacha Vas-Deyres a rencontré Pierre Bordage, Christian Grenier, Danièle Martinigol et Joëlle Wintreberes qui tous écrivent pour la jeunesse. Ils répondent à des questions sur les relations qu'ils entretiennent avec leurs jeunes lecteurs.